

De la lumière sur un poignard

Mathieu Leroux

Numéro 153, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90325ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

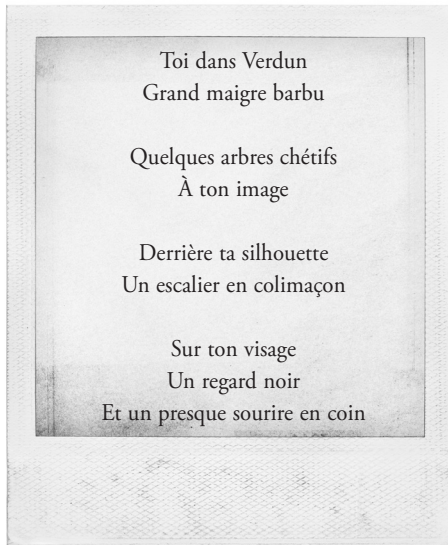
Citer cet article

Leroux, M. (2018). De la lumière sur un poignard. *Les écrits*, (153), 107–109.

MATHIEU LEROUX

De la lumière sur un poignard

Je planche par intermittence depuis 2013 sur un nouveau roman, dont le titre de travail est *Avec un poignard*. S'adressant dans le même souffle à deux hommes – le père et l'amant –, perturbé par les défaillances de sa mémoire, le personnage principal revisite régulièrement de vieilles photos. Celles-ci sont intégrées au récit et le font avancer, alors que seule la description de l'image est offerte au lecteur. L'extrait présenté ici se trouve à la toute fin de la première partie du roman, qui en comporte 6.



Jean-Michel

De vieilles photos et tes messages vocaux sont désormais les seuls échanges que nous avons. Moi qui tente un dialogue avec d'anciens polaroids, toi qui monologue en fragments sur ma BV. Une relation réduite à un filet de voix emprisonné dans un haut-parleur, à des images qui pâlisent avec le temps. Un lien qui ne s'incarne plus physiquement. Ta voix qui reste fixe, immuable, sur chacun de ces messages, mais qui vieillit de fois en fois, se morcelle, s'évapore.

Ta disparition vocale me donne le goût de hurler, mais j'oublie et je perds moi aussi les mots à son contact. Comme toi sur ma BV.

Il étouffe.

Le départ est imminent.

Il a envie de se débattre.

De jeter, nettoyer, effacer.

Dans le miroir, il ne reconnaît pas le visage devant lui.

Yeux fuyants et éteints, front soucieux, bouche un peu triste.

Mâchoire tendue, posture approximative.

Nœuds dans les épaules et les omoplates.

Il ne reconnaît pas ce corps non plus.

En tout point, il est le portrait de Jean-Michel.

Partout sur lui, il porte le manque de Saïd.

Saïd

Les mois se sont égrenés depuis la bière chez toi, après la discussion courtoise et froide dans ton salon. Silence complet de ton côté comme du mien. Pendant que le voyage à LV se concrétisait.

Quarante-huit heures avant mon départ, ta matérialisation dans le métro, à la station Place-des-Arts. Toi debout sur le quai presque vide, moi à l'entrée du wagon peu occupé. Face à face à l'ouverture des portes.

Éruption de ton regard un peu triste et de ta peau un peu pâle dans le brouhaha de mes préparatifs. Le choc est mutuel, bien que cette rencontre soit si peu surprenante. Nous sommes tous les deux en constante (dé)synchronisation.

Trois stations à faire ensemble.

— Pis, Vegas?

— Je pars dans deux jours.

— Ah ouin? Une semaine?

— Trois mois.

— ...

— Je fais rarement les choses à moitié.

Au revoir inconfortables.

Je ne pense pas croire au hasard, mais aux concordances, assurément. Je ne sais pas ce que veut dire cette apparition dans le cadre des portes du métro, mais j'ai toujours la sensation que nous existons toi et moi quelque part.

Tu n'avais pas envie de cette rencontre fortuite. Tes yeux ne voulaient pas croiser les miens.

Il n'y a rien d'inquiétant dans ce voyage. Pour toi.

Going to Play. Coming to Win.